Langue et littérature hébraïques dans l'Occident médiéval et moderne

Jean-Pierre Rothschild

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/685>

DOI : 10.4000/ashp.685

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 46-48

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Pierre Rothschild, « Langue et littérature hébraïques dans l'Occident médiéval et moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/685> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.685>

LANGUE ET LITTÉRATURE HÉBRAÏQUES DANS L'OCCIDENT MÉDIÉVAL ET MODERNE

Directeur d'études : M. Jean-Pierre ROTHSCHILD

Programme de l'année 2007-2008 : I. *Autour du Kebōd Elohīm de Joseph ben Šēm Ṭōb ibn Šēm Ṭōb (Espagne, XV^e siècle)*. — II. *Quelques manuscrits de droit rabbinique de la Bibliothèque nationale*.

I. *Autour du Kebōd Elohīm de Joseph ben Šēm Ṭōb ibn Šēm Ṭōb (Espagne XV^e siècle)*

Après en avoir étudié pendant deux ans l'introduction et la première partie (jusqu'à la p. [35] de l'édition de Ferrare, 1550, dont l'analyse a été donnée dans les rapports des deux dernières années, nous avons poursuivi notre analyse commentée de la petite moitié restante de l'ouvrage et notre enquête sur les sources et l'intention philosophique de cette confrontation entre l'*Éthique* d'Aristote et les principes de conduite morale des rabbins du Talmud, et parcouru cette fois les p. [36] à [41]. La méthode est la même : proposer d'abord une série de courtes citations d'Aristote, mais aussi d'Alfârâbî, d'Averroès, de Platon, y répondre ensuite globalement et longuement. La question est, cette fois, celle de la véritable nature du bien pratique recherché par les hommes (selon les philosophes et selon la Torah) et la manière de l'atteindre (par la spéculation intellectuelle ou par la scrutation des « secrets de la Torah » ou, si c'est impossible, par une conduite conforme à celle-ci). Autrement dit, il ne s'agit pas d'une discussion de la teneur des principes de morale mais de leur origine et de leur place dans le système des savoirs. Comme précédemment, le texte de l'édition est apparu excellent et ne requérant pas, pour cette première appréhension du texte, le recours à l'unique manuscrit connu.

II. *Quelques manuscrits de droit rabbinique de la Bibliothèque nationale*

La logique de travaux en cours et les intérêts du public nous a conduit, sous cet intitulé formulé longtemps à l'avance, à reprendre le moment venu d'autres aspects d'une question déjà abordée en 2002-2004 (voir nos rapports dans les vol. 18 et 19 de cet *Annuaire*). Les manuscrits retenus renfermaient donc tous des commentaires des « Maximes des Pères », occasion de nous interroger sur le statut conféré à ce texte par ses divers contextes, voire sur la place de l'éthique dans le judaïsme (pour l'illustrer commodément comme une controverse entre deux savants israéliens, le regretté Yeshayahu Leibowitz et le professeur Avi Sagi : l'éthique tient-elle tout entière dans l'obéissance à Dieu et dans ses conséquences, ou est-elle une exigence d'une autre nature que la loi religieuse, d'où autonomie de l'une par rapport à l'autre et, éventuellement, contradiction ?). Cette large question est demeurée à l'horizon de nos préoccupations, l'essentiel de notre travail ayant porté sur les contextes immédiats dans les manuscrits et davantage encore sur la méthode et la teneur des commentaires, mais sous-tendu par la question, conséquence de ce qui précède, de savoir si leurs problé-

matiques différentes relevaient d'une interrogation de fond sur le statut du texte qu'ils commentaient ou si celui-ci n'était que le prétexte à développements au choix de leurs auteurs. Le travail conduit est une étape dans l'établissement d'une typologie et, poussant plus loin l'investigation, d'une cartographie du genre important de la littérature juive de la péninsule Ibérique que forment ces commentaires.

Nous avons examiné les commentaires inédits des manuscrits de Paris, BNF hébreu 152, 169, 448 et 452 et le commentaire imprimé de R. Joseph Ibn Shoshan. En outre, le ms. hébreu 589, copié en 1579 pour une femme, qui contient un commentaire en yiddish avec deux autres ouvrages de caractère homilétique : *'Aqedas Yiṣḥoq*, « sacrifice » d'Isaac, et *Ma'asiyyos*, « récits », a été présenté et le commentaire, lu, avec le recours à l'édition imprimée, dans quelques extraits qui ont permis de le caractériser de manière contrastive avec les textes ibériques, au cours d'une séance animée par notre auditeur M. Jean Baumgarten (CNRS), qui en a fait ressortir la nature d'édification populaire, assez commune, semble-t-il, parmi les commentaires médiévaux et modernes que ce traité a connu dans l'aire ashkenase.

La situation dans la Péninsule est plus complexe. Certains commentaires présentent, eux aussi, un caractère d'édification plutôt banale. C'est le cas de celui d'hébreu 152, f. 121-203, attribué à un certain R. Isaac, copié en 1533 à Sefrou (Maroc) par un certain Moïse b. Šēm Tōb Toledanō. Les préfaces sont parfois explicites et leurs annonces programmatiques, une fois contrôlées au moyen du texte même, fournissent une approche utile. C'est ainsi que ce commentateur indique s'être appuyé sur un commentaire de R. Israël, « savant théologien » (*ḥākham elohī*), titre qui indique un philosophe religieux usant du style d'exposition et des références communs à la postérité maïmonidienne (par opposition aux méthodes des juristes et des kabbalistes, et sans impliquer une position rationaliste ou antirationaliste de fond), en langue arabe ; ce commentaire avait, laisse-t-il entendre, le caractère d'une compilation de sources. Il doit s'agir de celui dont on connaît deux mss dont un retrouvé par Georges Vajda, « Une copie non identifiée du commentaire de R. Israël b. Joseph sur *Abot* », *REJ*, 130/1 (1971), p. 99-102. R. Isaac renseigne encore sur la genèse de ce commentaire, né de ce qu'il avait la charge de mener, à la fin de chaque office du matin, une brève étude orale, support liturgique de la récitation d'un *qaddiṣ de-rabbānān*. C'est indiquer le statut subalterne et ancillaire de cette étude, au moins à son point de départ. Il s'excuse ensuite, de façon conventionnelle, sur son jeune âge, son manque d'étude et sur ce qu'il aurait essentiellement écrit pour lui-même (en dépit de la fortune ultérieure dont témoignent les dix mss conservés). Le contexte de la copie du ms. de Paris comporte le Midrash sur les Psaumes et le Midrash sur les Proverbes, textes qui, par le type d'œuvres commentées et la nature du genre, ont aussi un caractère de support de la piété populaire, et un *unicum*, le commentaire inédit du livre de Job par R. Jacob Algiani. Une autre copie du même texte (hébreu 448, f. 1-131, xiv^e-xv^e s., texte unique contenu dans le ms.), quoique mutilée du début, fournit des renseignements supplémentaires dans un colophon d'auteur (f. 130v-131) : l'auteur, Isaac b. Salomon b. Israël, n'est âgé que de vingt et un ans et a terminé son ouvrage à Tolède, à l'automne de 1367 ou de 1397 (la première lecture serait plus probable, en l'absence d'allusion à la violente persécution de 1391 ; 1367 est la veille du siège de la ville par Pierre le Cruel, également désastreux pour la communauté juive). Une autre copie encore, hébreu 169, f. 115 *sqq.*, s'arrête au milieu du chapitre 4 (sur six).

Le ms. hébreu 452, f. 1-40, est le témoin unique, anonyme, d'un commentaire bien plus original. Copié au xv^e ou au xvi^e s., il était déjà réuni aux textes de kabbale de R. Menahem Azaria de Fano (1548-1620), copiés d'une main postérieure, lorsqu'il fut examiné par le censeur Domenico Carretto qui a porté sa marque, aux f. 42v et 164v, en 1628. Le commentateur fait preuve d'une connaissance étendue non seulement de la Bible, mais encore du Talmud et des *midrashim*. Si son intention est exclusivement édifiante et le range décidément dans la catégorie des « dévots » contre les « rationalistes », ses interprétations du détail du texte commenté ont souvent un caractère de nouveauté brillante. En l'absence de toute donnée externe, on est réduit aux conjectures quant à sa fonction: cette recherche de la nouveauté suppose-t-elle une ambiance de concurrence littéraire devant un public ? Ou s'agit-il du travail sans souci de reconnaissance extérieure d'un esprit pieux, original, érudit et solitaire ? Le peu de succès apparent de son ouvrage tient-il à l'absence d'une volonté de divulgation, ou à ce qu'un « grand » public aurait été davantage à la recherche des lieux communs, monnaie d'échange dans la conversation dévote ou qu'on eût plaisir à reconnaître d'un texte à l'autre ? On est, en effet, frappé, d'habitude, de la récurrence des arguments d'un commentaire à l'autre, comme si le réemploi, loin d'être le signe d'un manque d'invention, avait été une convention implicite, par jeu littéraire ou par souci d'orthodoxie (les Maximes des Pères étant aussi, nous l'avons déjà écrit, une pièce maîtresse du système d'auto-légitimation du discours rabbinique). Bien que la copie unique de ce commentaire soit d'une main italienne, il n'est pas exclu que le texte soit d'origine espagnole. En tout cas, il subit l'influence ibérique puisque la seule référence que nous ayons vue outre la littérature ancienne est le commentaire de Joseph Ibn Shoshan.

Ce fut l'occasion d'examiner la manière dont il aménage le texte de cet auteur (lu dans l'éd. M. Sh. Kasher et Y. Y. Belkerowitz, Jérusalem, [5]728/ 1967-1968), nullement de façon servile ni comme un simple collectionneur d'extraits, mais par une réélaboration créative. La préface du commentaire d'Ibn Shoshan (xiv^e s.) indique qu'il va, quant à lui, parler de beaucoup de choses sans rapport apparent avec le traité. Au lieu de les exposer selon un ordre systématique, il va les rattacher (de manière, donc, plus ou moins fictive) aux enseignements (familiers à tous, par le biais de la lecture liturgique et du caractère gnomique du traité en question), afin d'obvier à la paresse des lecteurs de sa génération. Au-delà du lieu commun, reçu de la littérature rabbinique ancienne, du « déclin des générations », il faut voir dans ce choix délibéré d'un exposé sans ordre un choix pédagogique ou esthétique qui ne laisse pas de faire question : la littérature juive péninsulaire est prodigue à la même époque de traités en forme particulièrement prolixes et Ibn Shoshan lui-même n'y fait pas exception. Est-ce à dire qu'un abord plus facile est un moyen d'atteindre un plus large public ? Se pose alors la question de la nature de l'enseignement ainsi divulgué : une sensibilisation à des thèmes philosophiques ou plutôt, une contre-propagande anti-philosophique utilisant le mode d'exposition de la philosophie.

Il s'en faut que nous ayons passé en revue, au fil de nos incursions discontinues de cette année et de 2002-2004, toute la littérature existante, péninsulaire ou inspirée par celle-ci, relative aux Maximes des Pères. Nous disposons néanmoins d'une vue déjà assez complète des variétés existantes et d'un catalogue des arguments les plus courants, repris d'un commentaire à l'autre.